guerre sainte, et les députés de la Palestine allaient partout déplorant le sort de la chrétienté en Orient et les sanglants outrages faits à la croix du Sauveur.

Frédéric avait suivi son oncle Conrad dans la seconde croisade; il avait connu les désordres qui accompagnaient ces expéditions lointaines. Dans l'assemblée de Nuremberg et dans plusieurs autres qui avaient pour objet les préparatifs de la guerre sacrée, on rédigea de sages règlements; on prit toutes les précautions pour préserver une armée nombreuse de l'indiscipline et de la misère. Les croisés teutons eurent ordre de se réunir à Ratisbonne. L'empereur d'Allemagne se mit en marche avec son armée vers les fêtes de la Pentecôte dans l'année 1189; il avait laissé son fils Henri pour gouverner durant son absence. Frédéric était précédé en Orient par des ambassadeurs, envoyés à tous les princes musulmans ou chrétiens dont il devait traverser les États; Henri comte de Hollande avait été chargé d'un message pour Saladin; l'Empereur, rappelant ses relations d'amitié avec le sultan du Caire et de Damas, lui déclarait qu'il ne pouvait plus rester son ami et que tout l'empire romain allait se lever contre lui, s'il ne rendait Jérusalem et la croix du Sauveur tombée entre ses mains. La réponse de Saladin fut une déclaration de guerre.

L'armée de Frédéric, dans sa marche à travers la Hongrie, rencontra partout des populations hospitalières. Elle ne commença à connaître les misères du saint pèlerinage que dans les pays de la Bulgarie, plus sauvages alors qu'au temps de Pierre l'Ermite. On ne trouva personne dans les villes; les moulins avaient été détruits; les défilés par lesquels on devait passer étaient tous encombrés de grosses pierres et gardés par des bandes de voleurs. Les habitants maltraitaient et pillaient les pèlerins; on surprit plusieurs de ces Bulgares, qui furent pendus à des arbres comme des *chiens immondes* ou des *loups rapaces*, disent les chroniques. Arrivée à Philippopolis, l'armée d'Allemagne apprit que les ambassadeurs envoyés à l'empereur Isaac avaient été jétés dans une prison à Constantinople; alors on ne se ressouvint plus des traités conclus avant le départ de Ratisbonne, et tout le pays fut en feu pendant plusieurs mois. Quand les ambassadeurs, remis en liberté, se retrouvèrent au milieu des pèlerins, ils enflammèrent leur animosité en leur rappelant les perfidies du souverain de Byzance, qui s'était fait l'allié de Saladin.

Andrinople, Didymotique, Selyvrée, Gallipoli et toutes les places de la rive droite de la Propontide et de l'Hellespont tombèrent au pouvoir

des Allemands. On s'occupait d'attaquer Constantinople; on avait demandé à Venise, à Ancône, à Gênes, des vaisseaux grands et petits pour assiéger par mer la ville impériale. Frédéric pressait le pape de prêcher une croisade contre les Grecs. A la fin Isaac, qui s'était longtemps obstiné à refuser le passage aux croisés, s'humilia devant eux et sentit le besoin de mettre la mer entre lui et cette formidable armée. Quinze cents navires et vingt-six galères transportèrent les pèlerins sur la côte d'Asie. Le duc de Souabe, suivi de sa troupe, fut le premier qui passa l'Hellespont; l'empereur Frédéric traversa le canal avec le dernier corps d'armée, au bruit des trompettes et des clairons.

Frédéric partit de Lampsaque, passa le Granique près du lieu où s'étaient rencontrées les armées d'Alexandre et de Darius, et laissant à sa gauche le mont Olympe, à sa droite le mont Ida, se dirigea vers Philadelphie. L'armée chrétienne eut à réprimer l'audace d'une troupe de Grecs qui attaquaient fréquemment les pèlerins sans armes, et dépouillaient ceux qu'ils avaient tués. Les croisés, dit une chronique, se trouvaient sur la terre des scorpions, dont la tête n'a rien qui inspire la crainte, mais qui piquent avec la queue. Les fleuves et les cités que traversa Frédéric, dans sa marche de Lampsaque à Philadelphie, ont des noms célèbres mêlés aux poétiques renommées de l'antiquité; les chroniqueurs ne les désignent que par des noms barbares; l'Œsopus, l'Hermus et le Pactole, Pergame, Sardes et Magnésie n'éveillaient aucun souvenir dans l'esprit des croisés teutons.

Philadelphie, dernière cité grecque, frontière des terres musulmanes, refusa des vivres à l'armée des Francs. Les chevaliers, irrités d'un tel accueil, enfoncèrent une des portes de la ville et blessèrent plusieurs Grecs; d'autres croisés lancèrent des flèches ou des pierres du haut des murailles, et ces tentatives belliqueuses ne cessèrent que par l'intervention de Frédéric. En allant de Philadelphie à Laodicée, les pèlerins perdirent beaucoup de chevaux dans les montagnes des Messosis. Ils virent les ruines de Tripoli et d'Hiérapolis; les débris de cette dernière cité sont répandus sur le penchant méridional d'une montagne, à deux heures au nord de Laodicée. L'armée chrétienne passa le Lycus, appelé par les chroniqueurs le *petit Méandre*, et entra dans Laodicée, où les vivres lui furent fournis en abondance.

En racontant l'itinéraire de Frédéric depuis Laodicée, les chroniques citent d'abord le lac des Salines, situé à seize lieues de cette ville, L'armée impériale perdit plusieurs bêtes de somme dans ce lieu désert où ne croissent ni arbres, ni fleurs, ni gazon; elle rencontra près du

lac un grand troupeau appartenant à des Turcomans campés sur ces rivages; la tribu avait abandonné ses tentes et avait pris la fuite dans les montagnes; mais les pèlerins d'Allemagne, ne voulant point allumer de haine sur leur route, jugèrent convenable de ne point toucher au troupeau; les armées des précédentes expéditions n'auraient pas donné un tel exemple de modération et de discipline. Du lac des Salines à Philomélium, la marche des croisés fut un combat continuel et une longue suite de misères; cette marche dura vingt jours. Des troupes musulmanes attaquèrent le camp des chrétiens dans le voisinage de Philomélium; elles furent repoussées. Le lendemain de la Pentecôte, à sept à huit lieues d'Iconium, une grande bataille fut livrée à l'armée du sultan d'Iconium; les chroniques ont évalué à trois cent mille le nombre des guerriers musulmans. Les cavaliers turcs couvraient la plaine, aussi nombreux que les sauterelles, dit une relation. Les Teutons mirent en déroute cette foule d'ennemis. Un pèlerin jura sur la foi du pèlerinage qu'il avait vu saint Georges combattre à la tête des bataillons de la croix. Les débris de l'armée du sultan se réfugièrent à Iconium.

Un musulman servit de guide aux Allemands dans leur marche vers la capitale de Lycaonie; ce guide les entraîna dans des lieux déserts et sans eau : ils eurent à souffrir tous les tourments de la soif; les uns, pour apaiser leur dévorante ardeur, buvaient le sang de leurs chevaux; d'autres buvaient leur urine, ou broyaient sous leurs dents des feuilles ou du gazon pour humecter leur bouche enflammée. Les pèlerins rencontrant un marais dont l'eau corrompue fut pour eux *aussi douce que le nectar,* dit un vieux narrateur témoin oculaire, ils se précipitèrent sur ses bords *comme le cerf qui, fuyant les chasseurs, court après les fontaines.*

Un ambassadeur musulman était venu proposer à l'empereur Frédéric d'acheter au prix de trois cents écus d'or la liberté de traverser le territoire ennemi. « Nous avons coutume, répondit Frédéric, non pas d'acheter notre chemin avec de l'or, mais de l'ouvrir avec le fer et par le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Les chroniqueurs allemands ont longuement raconté les combats qui ouvrirent aux croisés les portes d'Iconium; l'armée était partagée en deux corps, dont l'un était commandé par Frédéric, l'autre par le duc de Souabe. Le premier devait attaquer les ennemis répandus dans la plaine, le second devait diriger ses coups contre la ville. L'Empereur et son fils s'emparèrent de la cité après de merveilleux exploits. Un témoin a parlé de cette vic-

toire comme d'un événement bien digne d'être transmis à la postérité; car *la ville d'Icone,* dit-il, *égale Cologne en grandeur.* Les Allemands, poursuivant leur marche, arrivèrent à Laranda, ville située à trente-cinq lieues d'Iconium, et qui porte aujourd'hui le nom de Caraman. Un chroniqueur, en indiquant cet itinéraire, nous dit que nulle langue humaine, et pas même la langue des anges, ne pourrait suffire à raconter toutes les misères que l'armée allemande souffrit sans murmure pour le nom du Christ et l'honneur de la croix.

Les Teutons touchaient aux frontières des pays chrétiens. Les princes d'Arménie envoyèrent des ambassadeurs à Frédéric pour lui offrir tous les secours dont il aurait besoin. Les pèlerins n'avaient plus à redouter les attaques ni les surprises des Turcs; mais les passages difficiles du Taurus devaient encore éprouver leur patience et leur courage. « Qui n'eût été ému jusqu'aux larmes, dit un vieux chroniqueur, de voir les plus nobles chefs de l'armée, que la maladie ou la fatigue empêchait de marcher, portés dans des lits à dos de mulet, à travers des rocs escarpés et dans des sentiers périlleux! Qui aurait vu sans attendrissement des chevaliers, des princes, d'illustres évêques gravir des monts inaccessibles aux chamois, et marcher sur le bord des abîmes, en s'aidant des pieds et des mains comme des quadrupèdes! Que de pèlerins perdirent alors leurs armes, leurs bagages, leurs chevaux, ou coururent risque de tomber eux-mêmes dans des précipices! L'amour de Celui qui conduisait leurs pas, l'espoir de la patrie céleste à laquelle ils aspiraient (ainsi s'exprime l'histoire contemporaine), leur faisaient supporter tous ces maux sans se plaindre. »

Nous approchons de la catastrophe qui termina misérablement une expédition dont le bruit avait épouvanté l'Asie. L'armée de la croix suivait les rives du Sélef, petite rivière qui prend sa source près de Laranda et va se perdre dans la mer de Cilicie. L'empereur Frédéric, soit qu'il voulût se baigner, soit qu'il voulût seulement traverser la rivière, entra dans l'eau, et un instant après il fut retiré sans vie. Cette mort porta le trouble et la désolation dans l'armée; des pèlerins ne purent survivre à ce désastre; d'autres, s'abandonnant à leur désespoir, désertèrent la religion de Jésus-Christ. L'histoire contemporaine, en racontant cette catastrophe, recule d'effroi devant les terribles mystères de la Providence. Les croisés continuèrent lentement leur route, emportant les dépouilles de l'illustre chef qui avait jusque-là soutenu leur courage. Les auteurs ne sont pas d'accord sur le lieu où furent ensevelis les restes de Frédéric; la sépulture de l'empereur d'Allemagne

est placée par les chroniqueurs à Antioche ou à Tyr. Les croisés, divisés en plusieurs corps, passèrent les uns à Antioche, où ils furent en proie à des maladies pestilentielles, les autres par le territoire d'Alep, où ils tombèrent presque tous entre les mains des musulmans. Dans tout le pays, dit un auteur arabe, il n'y avait pas une famille qui n'eût trois ou quatre Allemands pour esclaves. Sur cent mille croisés teutons partis d'Europe, à peine cinq mille arrivèrent dans la Palestine. La malheureuse destinée de cette puissante armée confond la sagesse humaine, quand on songe à tout ce qu'avait fait le génie prévoyant de Frédéric pour assurer le succès de l'expédition.